U d'/of OTTAWA
39003002519188

A MON AMI MAC NAB
MERWART

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansonsduchatno00macn

Un Bal à l'hôtel de Ville.

Un soir j' dis à ma femme : " Faudrait
Qu' j'aille à l'hôtel de ville :
Y'a z'un bal épatant, paraît
Qu'on n's'y fait pas trop d' bile !"
"Mais mon homme ; qu' ell' dit,
Tu n'as pas d'habit !"
Bah ! c'est pas ça qui m' gêne :
Pass'moi mon complet
Qu' t'as rafistolé
Pour la noce à Ugène !"

J' arrive à la porte du bal
J' vois des gens qu' on salue
C'est tout l' conseil municipal
Debout en grand' tenue :
Des complets marronds
Et des chapeaux ronds
Dam ! c'est pas d' la p'tit' bière
Tous ces gaillards-là
Ils ont pigé ça
A la Bell' Jardinière.

J' entre et j' tomb' dans un restaurant
Où d'un coup d'œil rapide
J' avise un' espèc' de croquant
Qui versait du liquide

J'avale un d'mi-s'tier
Et j'tends pour payer
Quarant' sous au bonhomme
Il me dit : " Monsieur,
Vous faites erreur
C'est à l'œil qu'on consomme !

Quand j'ai vu ça j'm'en suis flan[qué]
Par dessus les oreilles ;
Jamais j'avais tant tortillé
Ni tant sifflé d'bouteilles.
Comme on peut pas tout
Manger d'un seul coup,
J'en ai mis plein mes poches.
Quand on a bon cœur
On pense à sa sœur
A sa femme, à ses mioches !"

Après ça j'arrive en m'prom'na[nt]
Dans l'fumoir où qu'l'on fume.
Je m'assois et j'tire tranquillemen[t]
Mon brûl'-gueul' que j'allume.
Mais v'là qu'un larbin
Pour fair' le malin,
M'tend un' boît' de cigares ;
J'la mets sous mon bras.
Des panatellas !
Quel coup pour la fanfare !

Soudain j'me dis : " C'est pas tout ç[a]
T'es au bal, faut qu'tu danses
Et qu'tu montr' à tous ces muffl[e]'s
Qu'tu connais les conv'nances !"

Comme un papillon
J'fais tour du salon
Et j'dégote une bell'brune.
"Madam'! que j'y dis,
V'là mon abatis,
Nous allons en tirer une!"

Pardon, fait un vilain gommeux,
C'est moi qui l'a r'tenue."
Alors on s'attrap' tous les deux:
J'arrach' sa queue d'morue.
Y m'pousse dans un coin.
Et m'colle un coup d'poing
Sans mêm' que j'y réponde.
Et voilà comme on
R'çoit des coups d'tampon
Quand on va dans l'grand monde.

J'ai l'œil poché, mais c'est égal,
J'ai rigolé tout d'même,
Car, voyez-vous, un pareil bal,
Faut avouer qu'~~c'est~~ c'est la crème:
Le nec plus ultra
C'est qu'à c'l'endroit là
Ça coûte pas un centime.
Aussi nom d'un chien
Je r'pique l'an prochain
Avec ma légitime

CHANSONS DU CHAT NOIR

PAR

MAC-NAB

Musique nouvelle ou harmonisée

PAR

CAMILLE BARON

ILLUSTRATIONS DE H. GERBAULT

COUVERTURE ET TITRE DE Ferdinand BAC

PRIX NET : 6 FR.

PARIS

AU MÉNESTREL 2bis *rue Vivienne* HENRI HEUGEL

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE POUR TOUS PAYS

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

MICHELET, SC.

Universitas BIBLIOTHECA Otta

PQ
2342
.M23C3
1892

MAURICE MAC-NAB

Né à Vierzon le 4 janvier 1856, Mac-Nab est mort à l'âge de trente-deux ans.

C'était un poète masculin singulier. On l'a défini aussi : un binocle dans de la barbe, et enfin : un gentilhomme écossais qui a une figure en bois, une voix en bois et qui se moque du *clan dira-t-on*.

Mac-Nab n'avait que trois gestes, de même qu'il n'avait que trois notes dans la voix; mais quels gestes! mais quelles notes! l'effet était irrésistible, sans qu'il se déridât lui-même. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour réciter ses vers, il avait l'air de prononcer une oraison funèbre.

***

Mac-Nab a fait ses premières armes aux réunions des *Hydropathes* qui prirent plus tard le nom d'*Hirsutes*. C'est là qu'il débita pour la première fois sa fameuse ballade des

Poêles mobiles qui est bien le plus beau monument d'incohérence ahurissante qu'on ait jamais entendu.

Qu'on se figure une façon de poème dithyrambique pur, soigné, littéraire, classique, sur les frimas, le printemps, les pervenches, le souffle printanier, la pâle froidure, les Parisiennes, le gazon vert, les lèvres roses et l'amour, aux quatre coins duquel revient, avec la persistance d'un refrain de ballade, cet avis qui vous tombe lourdement sur la tête comme une tuile glissée d'un toit :

Le Poêle mobile se distingue de tous les autres en ce que, muni de roues, il peut se déplacer comme un meuble, etc.

Qu'est-ce que cela veut dire? Mystère!

D'où cela sort-il? Sphinx et rébus. Pourquoi est-ce drôle? On n'a jamais pu le savoir, on ne le saura jamais. Pourtant personne n'a entendu cette fantaisie sans rire aux larmes.

Quand les Hirsutes eurent cessé de se réunir, Mac-Nab se dirigea sur Montmartre, cette butte sacrée qui est, comme chacun sait, le paratonnerre des idées bourgeoises.

Mac-Nab fut la pointe du paratonnerre dont la tige est le *Chat-Noir*.

Quelquefois au cœur des tumultueuses soirées de l'institut du *Chat-Noir*, Mac-Nab, long, maigre, étriqué, porteur du *facies* tragique de ceux-là qui ont reçu du ciel la haute mission de venir jeter un peu de joie en ce siècle d'habits noirs et de chapeaux funèbres, Mac-Nab prenait place devant le piano et, avec ce zézaiement qui n'était pas un des moindres charmes de son talent déclamatoire, il annonçait solennellement :

« L'Expulsion ! »

Aussitôt une clameur d'enthousiasme emplissait la salle,

cassait les vitres, couvrait le brouhaha des échanges de bocks et l'organe tonitruant de Salis.

Mac-Nab possédait la voix la plus rauque et la plus fausse qu'il soit possible d'imaginer; on croyait entendre un phoque enrhumé. Mais cela l'inquiétait peu. Il chantait tout de même, sans se préoccuper des gestes désespérés d'Albert Tinchant, son accompagnateur ordinaire.

Ainsi chantée, *l'Expulsion* était une véritable source de joie.

Il en était de même de la complainte du *Bienheureux Labre.*

*
* *

Mac-Nab a publié chez le bibliopole Léon Vanier un très joli et très coquet volume pour lequel Coquelin cadet a écrit six pages de préface, et qui porte ce titre étrange : *Poèmes mobiles.*

Les trouvailles et les fantaisies y pullulent, et l'on n'y compte pas moins de trente-sept pièces, presque toutes heureuses, réussies, débordantes de la gaieté et de l'originalité les plus pures, lesquelles sont fort spirituellement illustrées par l'auteur.

*
* *

Parlons un peu du caractère de Mac-Nab.

C'était un rêveur, très distrait, qui joignait à l'horreur des mathématiques une grande affection pour les animaux. Il recueillait les chiens errants qui le comblaient d'ingratitude.

Très observateur, il découvrait un côté gai aux choses les plus banales de la vie.

Enfin, c'était une physionomie et une personnalité très originales, à qui la postérité sera reconnaissante d'avoir cultivé le rire.

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en citant l'axiome déjà céièbre formulé par Coquelin Cadet dans la préface des *Poèmes mobiles :* « Les hommes bons seuls sont joyeux; les méchants ne rient pas, c'est leur punition ! »

Extrait des « *Hommes d'Aujourd'hui.* »

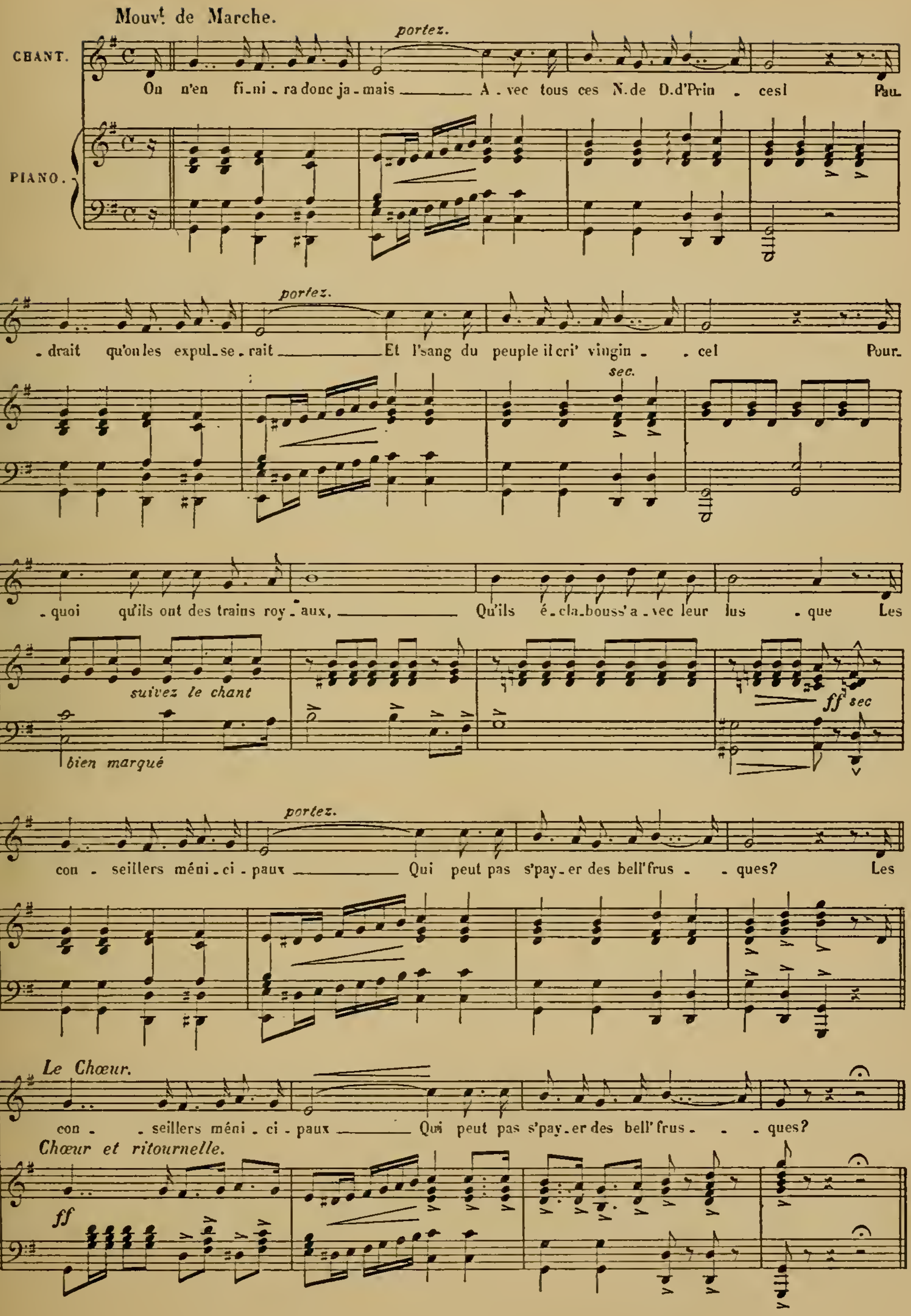
N° 1

—

L'EXPULSION

[illegible]

L'EXPULSION


Mouvt de Marche.
CHANT.
PIANO.
portez.
On n'en fi_ni _ ra donc ja _ mais _____ A _ vec tous ces N. de D. d'Prin _ cesl Pau_
portez.
_ drait qu'on les expul_se _ rait _____ Et l'sang du peuple il cri' vingin _ _ cel Pour_
sec.
_ quoi qu'ils ont des trains roy _ aux, _____ Qu'ils é_cla_bouss'a _ vec leur lus _ que Les
suivez le chant
bien marqué
ff sec
portez.
con _ seillers méni _ ci _ paux _____ Qui peut pas s'pay_er des bell'frus _ _ ques? Les
Le Chœur.
con _ _ seillers méni _ ci _ paux _____ Qui peut pas s'pay_er des bell'frus _ _ _ ques?
Chœur et ritournelle.
ff

L'EXPULSION

On n'en finira donc jamais
Avec tous ces N. de D. d'princes!
Faudrait qu'on les expulserait
Et l' sang du peuple il cri' vingince!
Pourquoi qu'ils ont des trains royaux,
Qu'ils éclabouss' avec leur lusque
Les conseillers ménicipaux
Qui peut pas s' payer des bell' frusques?

D'abord les d'Orléans, pourquoi
Qu'ils marie pas ses fill' en France,
Avec un bon vieux zig comm' moi
Au lieur du citoyen Bragance? ·
C'est-il ça d' la fraternité,
C'est-il ça d' la délicatesse?

On leur donn' l'hospitalité,
Qu'ils nous f... au moins leurs gonzesses!

Bragance, on l'connaît c't' oiseau-là.
Faut-il qu' son orgueil soy' profonde
Pour s'èt' f... un nom comm' ça!
Peut donc pas s'app'ler comm' tout l' monde?
Pourquoi qu'il nag' dans les millions
Quand nous aut' nous sons dans la dèche?
Faut qu'on l'expulse aussi... mais non,
Il est en Espagn', y a pas mèche!

Ensuit' y a les Napoléons,
Des muff' qu'a toujours la colique

Et qui fait dans ses pantalons
Pour embêter la République !
Plonplon, si tu réclam' encor,
On va t' fair' passer la frontière.
Faut pas non plus rater Victor,
Il est plus canaill' que son père !

Moi j' vas vous dir' la vérité :
Les princ' il est capitalisse
Et l' travailleur est exploité,
C'est ça la mort du socialisse.
Ah ! si l'on écoutait Basly,
On confisquerait leur galette,
Avec quoi qu' l'anarchisse aussi
Il pourrait s'flanquer des noc' chouettes !

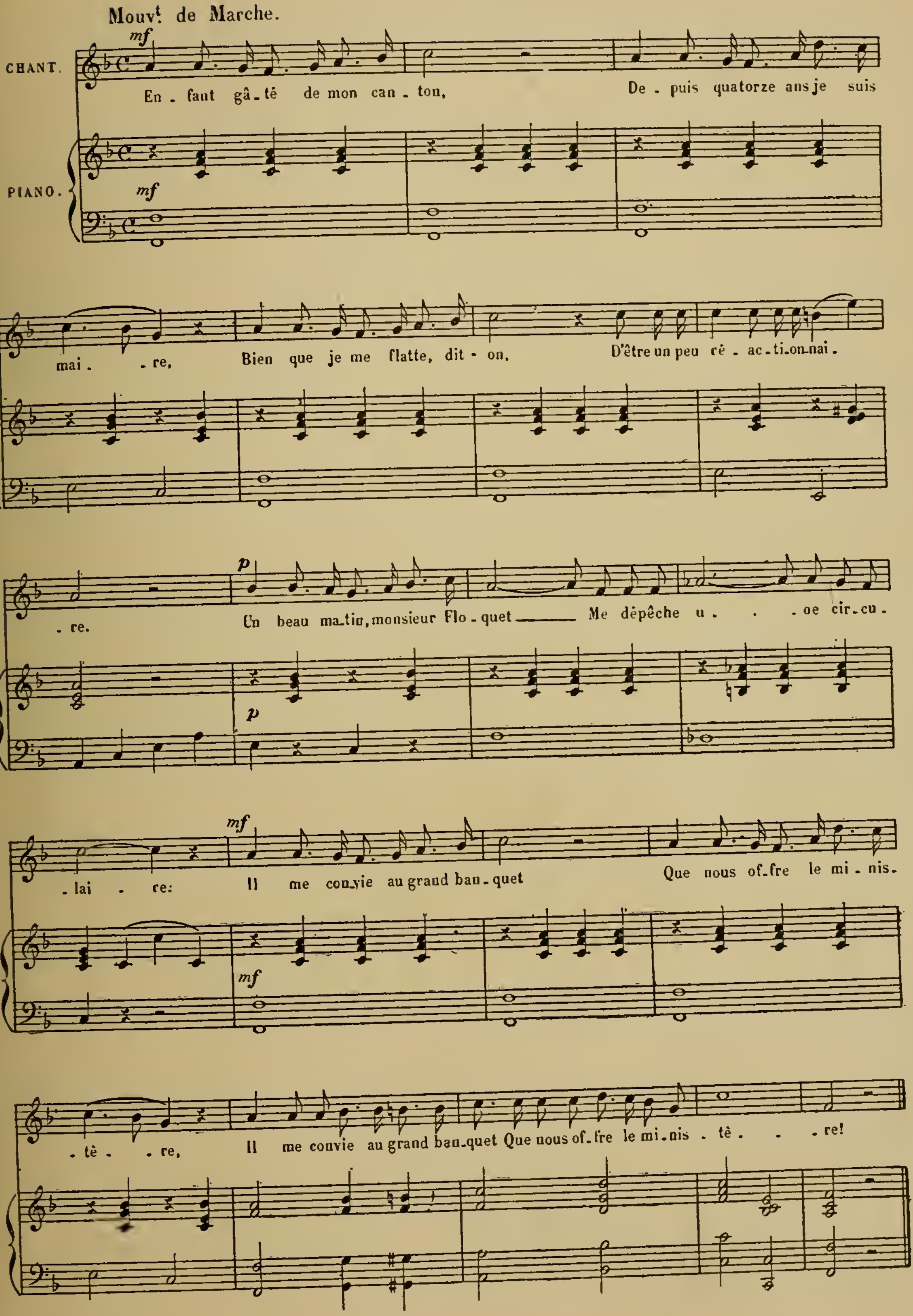
Les princ' c'est pas tout : Plus d' curés,
Plus d' gendarmes, plus d' mélétaires,
Plus d' richards à lambris dorés
Qui boit la sueur du prolétaire.
Qu'on expulse aussi Léon Say,
Pour que l' mineur il s'affranchisse.
Enfin, qu' tout l' mond' soye expulsé :
Il rest'ra plus qu' les anarchisses!

N° 2

—

LE BANQUET DES MAIRES

LE BANQUET DES MAIRES

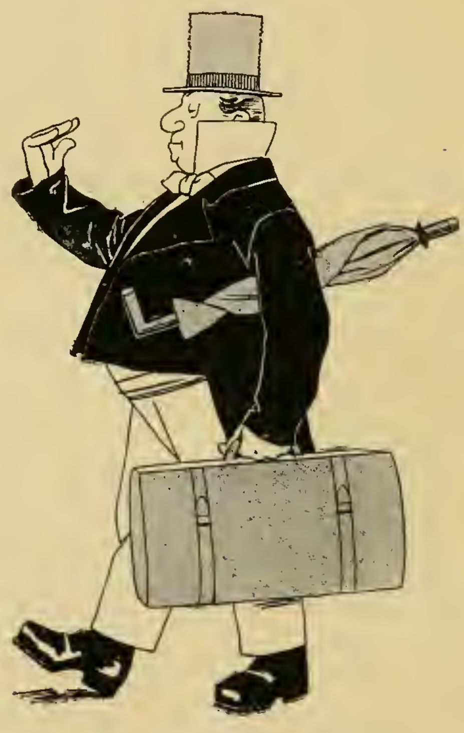


LE BANQUET DES MAIRES

Enfant gâté de mon canton,
Depuis quatorze ans je suis maire,
Bien que je me flatte, dit-on,
D'être un peu réactionnaire.
Un beau matin, monsieur Floquet
Me dépêche une circulaire :
Il me convie au grand banquet
Que nous offre le ministère !

« Je t'en prie, Hector, n'y va pas,
Me disait en pleurant ma femme,

Ils ont inventé ce repas
Pour se faire de la réclame! »
Mais je lui répondis : « Tais-toi,
Joséphine, c'est mon affaire.
Je ne suis pas fâché, ma foi,
De voir de près ce ministère! »



Je pars la veille du grand jour
Suivi de toute la fanfare,
Les pompiers viennent à leur tour
M'accompagner jusqu'à la gare.
Mille gamins poussent des cris :
Faut-il que je sois populaire!
Le voyage est à moitié prix!
Un bon point pour le ministère!

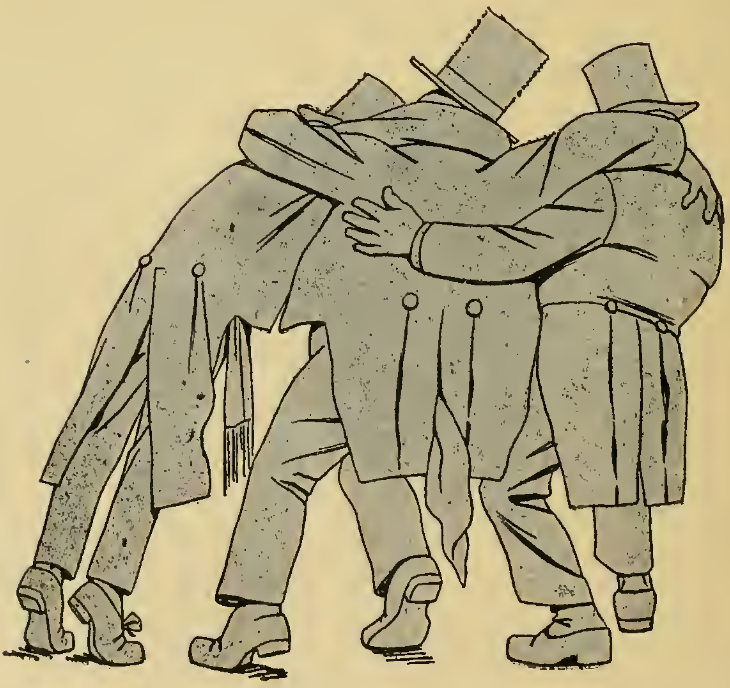
Nous étions quatre mille et plus
Entassés dans la grande salle.
Un vrai festin de Lucullus!
A sa place chacun s'installe.
Un grand laquais d'un air narquois
Sans cesse me remplit mon verre :
C'est du bordeaux de premier choix,
Ne blaguons plus le ministère!

« Monsieur, murmure, près de moi,
Un maire habitant des montagnes,
Vraiment, je ne sais pas pourquoi
Ça va si mal dans nos campagnes! »
« Oui, m'écriai-je tout à coup,
Chez nous non plus ça ne va guère!
En attendant buvons un coup
A la santé du ministère! »

On n'entendait plus d'autre bruit
Que le craquement des mâchoires.
Floquet n'avait pas d'appétit,
Mais il calculait ses victoires!
Nous sommes joliment traités,
On nous prend par la bonne chère.

Passez-moi les petits pâtés,
Vive à jamais le ministère!

Neuf heures! Il faut s'en aller,
Tant pis, car la cuisine est bonne.
Je sens mes jambes flageoler,
A mes voisins je me cramponne.
Cahin, caha, chacun partait,
Trébuchant et roulant par terre :
« Braves gens, murmurait Floquet,
Ils soutiendront le ministère! »

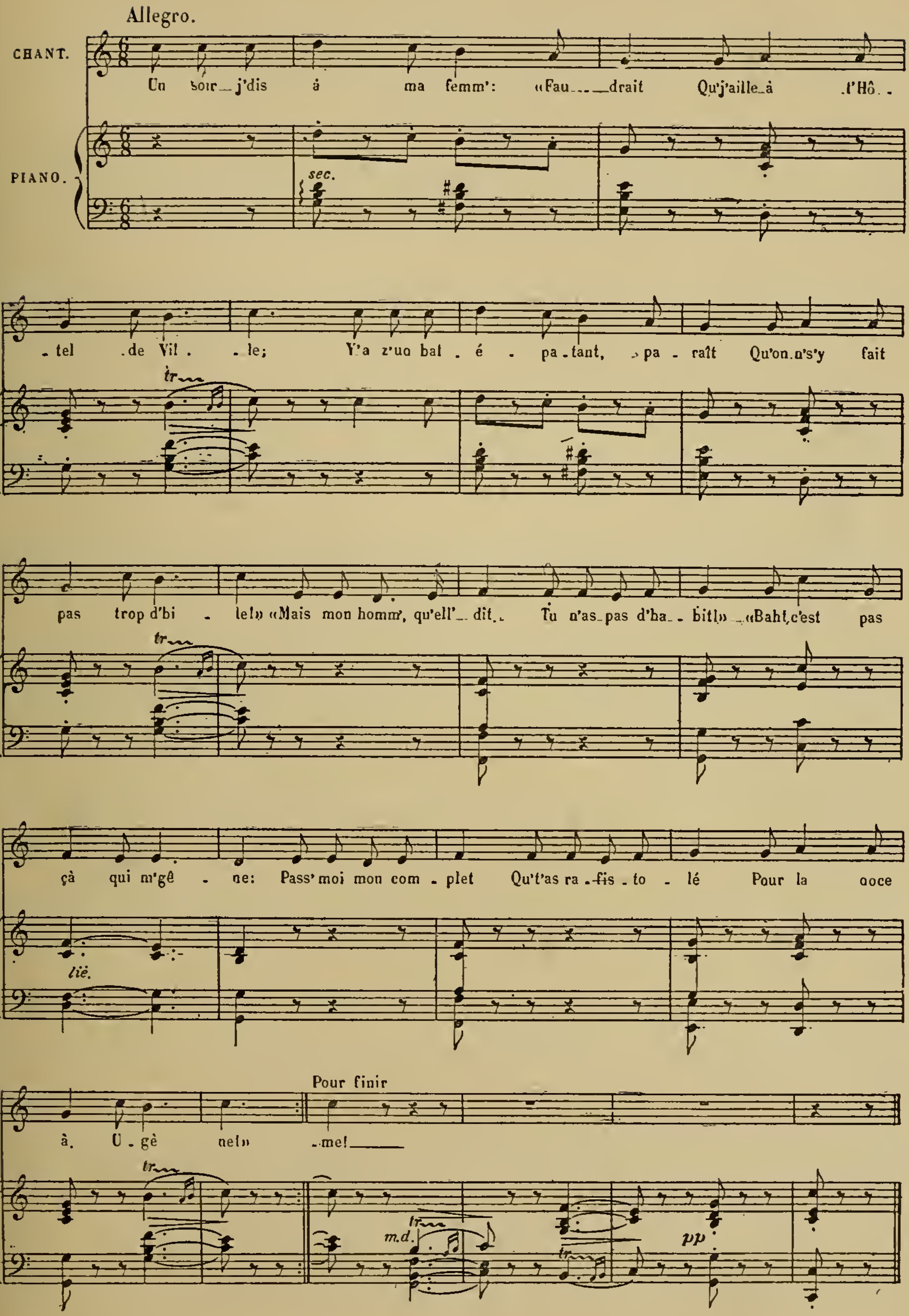


N° 3

—

UN BAL A L'HOTEL DE VILLE

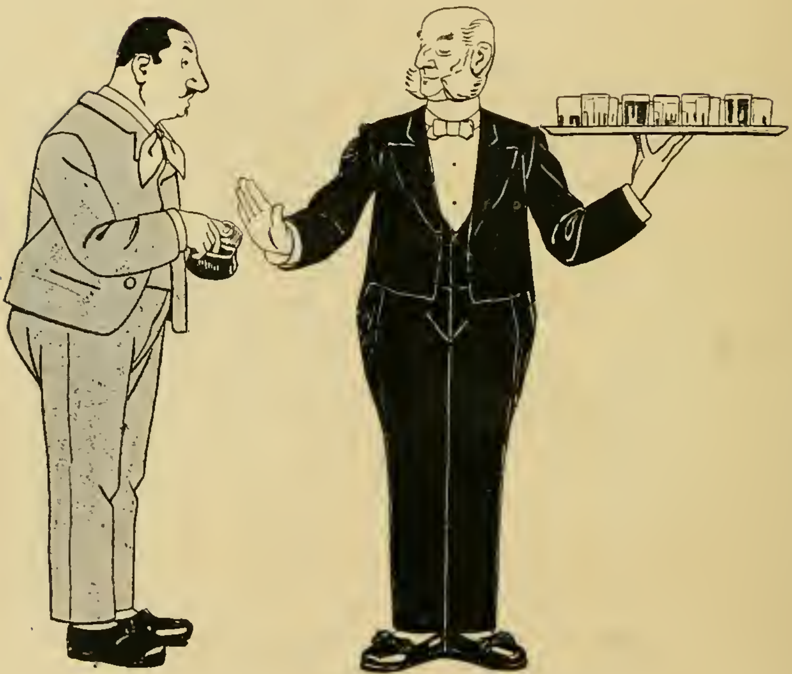
UN BAL A L'HOTEL DE VILLE



UN BAL A L'HOTEL DE VILLE

Un soir j' dis à ma femm' : « Faudrait
Qu' j'aille à l'hôtel de ville :
Y'a z'un bal épatant, paraît
Qu'on n' s'y fait pas trop d' bile! »
« Mais, mon homm', qu'ell' dit,
Tu n'as pas d'habit! »
« Bah! c'est pas ça qui m' gêne :
Pass' moi mon complet
Qu' t' as rafistolé
Pour la noce à Ugène! »

J'arrive à la porte du bal,
J' vois des gens qu'on salue,
C'est tout l' conseil municipal
Debout en grand' tenue :
Des complets marrons
Et des chapeaux ronds,
Dam', c'est pas d' la p'tit' bière ;
Tous ces gaillards-là,
Ils ont pigé ça
A la Bell' Jardinière !



J'entre et j' tomb' dans un restaurant
Où d'un coup d'œil rapide
J'avise un' espèc' de croquant
Qui versait du liquide.
J'avale un d'mi-s'tier
Et j' tends pour payer

Quarant' sous au bonhomme.
Il me dit : « *Monsieurr*,
Vous faites erreur,
C'est à l'œil qu'on consomme! »

Quand j'ai vu ça, j' m'en suis flanqué
Par-dessus les oreilles;
Jamais j'avais tant tortillé
Ni tant sifflé d'bouteilles.
Comme on peut pas tout
Manger d'un seul coup,
J'en ai mis plein mes poches.
Quand on a bon cœur,
On pense à sa sœur,
A sa femme, à ses mioches!

Après ça j'arrive en m' prom'nant
Dans l' fumoir où qu' l'on fume.

Je m'assois et j' tir' tranquill'ment
Mon brûl'gueul' que j'allume.
Mais v'là qu'un larbin,
Pour fair' le malin,
M' tend un' boît' de cigares;
J' la mets sous mon bras.
Des panatellas!
Quel coup pour la fanfare!

Soudain j' me dis : « C'est pas tout ça,
T' es au bal, faut qu' tu danses
Et qu' tu montr' à tous ces muff'-là
Qu' tu connais les conv'nances! »
J' fais l' tour du salon
Comme un papillon,
Et j' dégote un' bell' brune :
« Madam', que j'y dis,
V'là mon abatis,
Nous allons en suer une! »

« Pardon, fait un vilain gommeux,
C'est moi qui l'a r'tenue. »
Alors on s'attrap' tous les deux,
J'arrach' sa queue d' morue.
Y m' pouss' dans un coin
Et m' colle un coup d'poing
Sans mêm' que j'y réponde.
Et voilà comme on
R'çoit des coups d' tampon
Quand on va dans l' grand monde!

J'ai l'œil poché, mais c'est égal,
J'ai rigolé tout d' même,

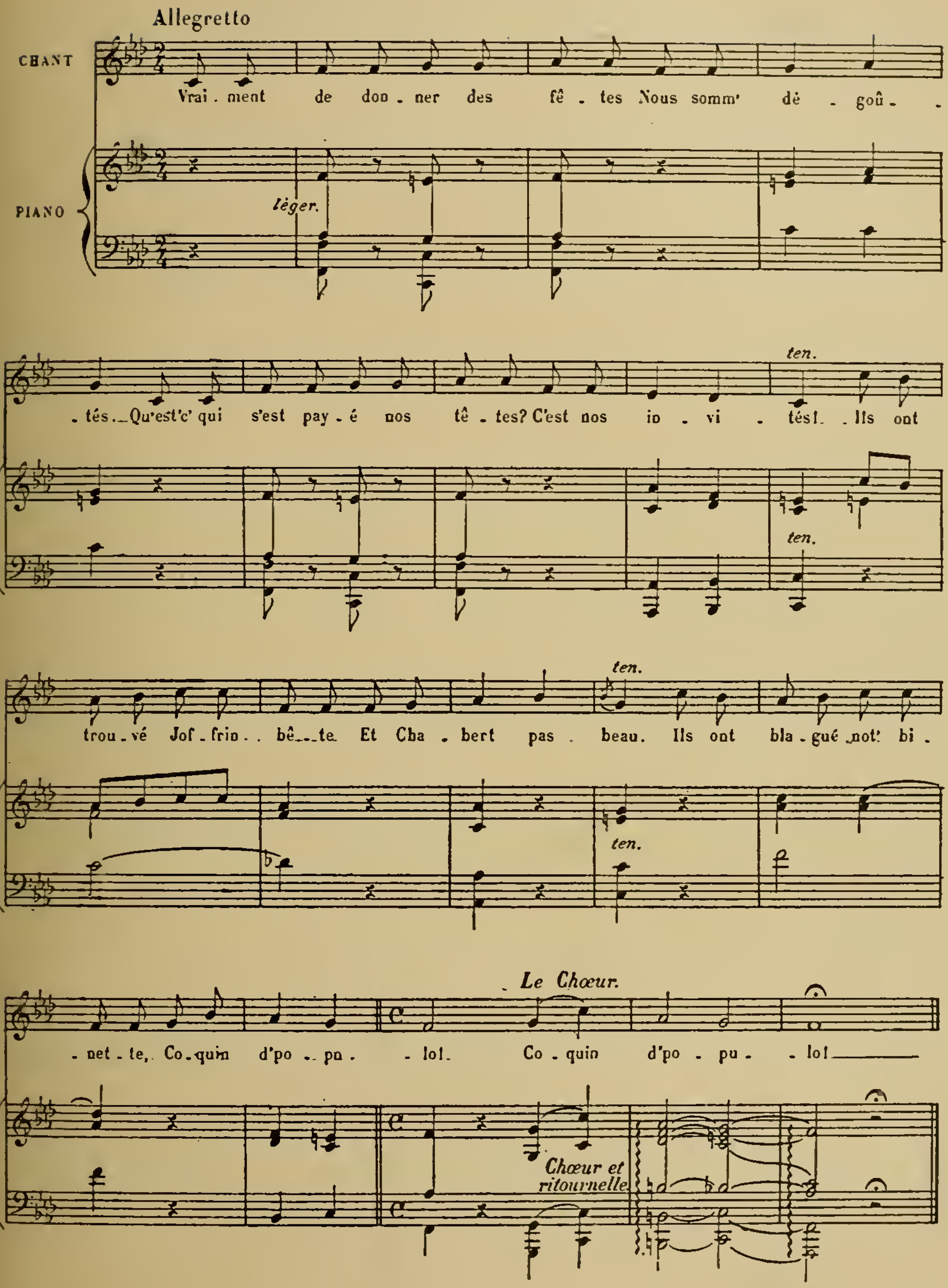
Car, voyez-vous, un pareil bal,
Faut avouer qu' c'est la crème.
Le nec plus ultra,
C'est qu'à c't'endroit-là
Ça coût' pas un centime.
Aussi, nom d'un chien,
Je r'piqu' l'an prochain
Avec ma légitime!

N° 4

—

COQUIN D' POPULO!

COQUIN D' POPULO!



COQUIN D'POPULO!

PLAINTE D'UN CONSEILLER MUNICIPAL APRÈS LE BAL DE L'HOTEL DE VILLE

Vraiment, de donner des fêtes
Nous somm' dégoûtés.
Qu'est-c' qui s'est payé nos têtes?
C'est nos invités!
Ils ont trouvé Jeoffrin bête
Et Chabert pas beau.
Ils ont blagué not' binette,
Coquin d' populo!

D'abord j'aperçois Lisbonne,
Rev'nu d' l'île des Pins,

Qui r'connaissait plus personne
    Parmi ses copains.
Il avait un' queu' d'morue
    Comme un aristo,
On l'acclamait dans la rue...
    Coquin d' populo!

Ensuite, à la ritournelle
    D' la premièr' polka,
On voit arriver Poubelle :
    Qu'est-c' qu'il vient fair' là?

Au lieu d' le mettre à la porte,
    Comm' c'était son lot,
V'là la foule qui l'escorte...
    Coquin d' populo!

Pendant un' valse charmante,
    Faisant un p'tit r'pos,

A ma danseus' je présente
L'assiette aux gâteaux :
« — Merci, j'ador' la brioche
Mais j'en ai bien d' trop,
J'vas mett' tout ça dans ma poche ! »...
Coquin d' populo !

Moi qui ne r'çois, je l' confesse,
Que du mond' très bien,
J' m'étonn' de voir un' jeunesse
Coiffée à la chien.

La voilà qui lèv' sa quille
De plus en plus haut...
Y avait là tout' sa famille.
Coquin d' populo !

Les enfants d' la République
A qui l'on apprend
Qu' la plus bell' vertu civique
C'est d'êt' tempérant,
Ils ont raflé nos sandwiches
Et bu tout l' sirop
En disant qu' c'était pas riche...
Coquin d' populo !

Ils sont partis la bouch' pleine
En cassant nos fleurs
Et sur not' beau parquet d' chêne
Laissant des horreurs.

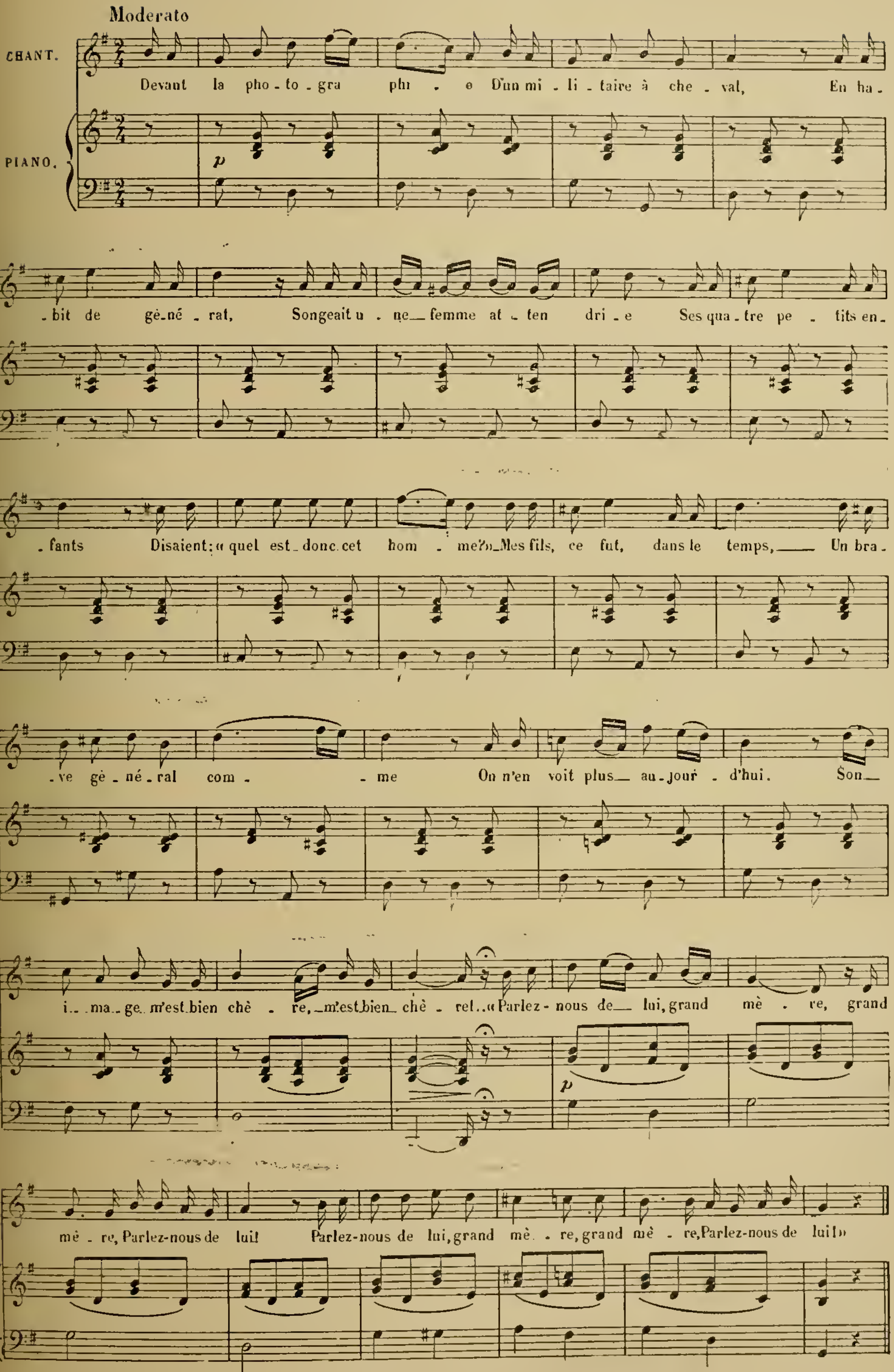
Enfin, pir' qu'un lundi d' paye!
C'est pas rigolo
D' fair' danser un' cliqu' pareille !
Coquin d'populo !

N° 5

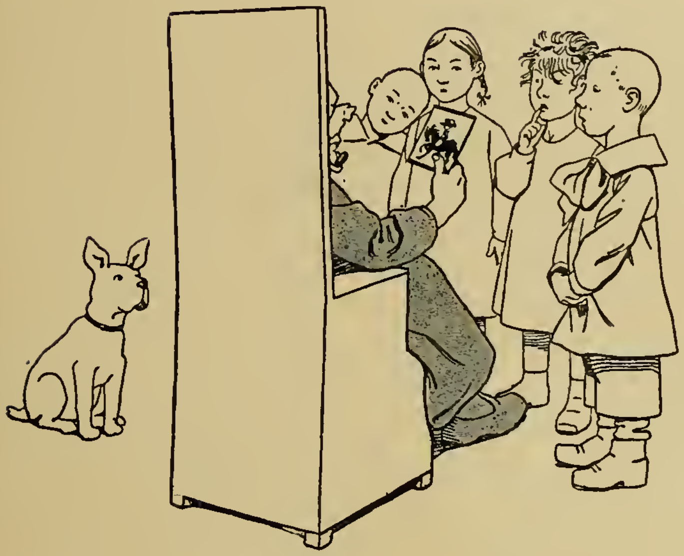
—

LES SOUVENIRS DU POPULO

LES SOUVENIRS DU POPULO



LES SOUVENIRS DU POPULO



Devant la photographie
D'un militaire à cheval,
En habit de général,
Songeait une femme attendrie.
Ses quatre petits enfants
Disaient : « Quel est donc cet homme ?
— Mes fils, ce fut, dans le temps,
Un brave général comme
On n'en voit plus aujourd'hui.
Son image m'est bien chère ! »

— Parlez-nous de lui, grand' mère,
Grand' mère, parlez-nous de lui !

— Il me souvient de sa gloire,
Car, partout où l'on entrait,
Était cloué son portrait.
Les chansons disaient son histoire.
Il était sur les journaux,
Dans les pièces d'artifice,
Aux quatre points cardinaux.
Je l'avais en pain d'épice...
Mais où donc l'ai-je rangé?
Il n'est plus, sur l'étagère! »

— Nous l'avons mangé, grand' mère,
Grand' mère, nous l'avons mangé!

— De l'armée il fut le père,
Donnant à chaque repas
Bonne morue aux soldats;
Ça rendit leur mine prospère.

C'est lui qui des trois couleurs
Orna les guérites blanches;
On eût dit de loin des fleurs
Et ce n'étaient que des planches!
Mais, depuis qu'il n'est plus là,
Tout noircit sous la poussière. »

— On les repeindra, grand' mère,
Grand' mère, on les repeindra.

— Quand on brisa son épée,
Je disais : « Il reviendra
Lorsque le tambour battra! »
Mais comme je m'étais trompée!
Dès ce jour, ô désespoir,
On ne vit plus dans la plaine
Galoper son cheval noir.
Si profonde fut ma peine
Que ma tête s'égara.
Et depuis, je désespère... »

— Dieu vous la rendra, grand' mère,
Grand' mère, Dieu vous la rendra!

— Un soir, oh, je l'ai vu presque,
A la gare de Lyon;
Il a passé comme un lion!
Ce fut un tableau gigantesque :
Chacun courait se coucher
Devant la locomotive.
Moi, je voulais le toucher,
(J'étais plus morte que vive),
Mais Paulus m'en empêcha;
Il me mit bien en colère... »

— Paulus était là, grand' mère,
Grand' mère, Paulus était là!

— Un matin, dans notre rue,
Avec Laguerre il passa.
On se pressait pour voir ça,
J'étais aussi dans la cohue.
Oh ! voir ses bottes de cuir,
Oh ! contempler sa moustache,
Sa barbe blonde... et mourir !
On se bouscule, on se fâche,
Et je laisse sous les coups
Quatre dents, mais j'en suis fière ! »

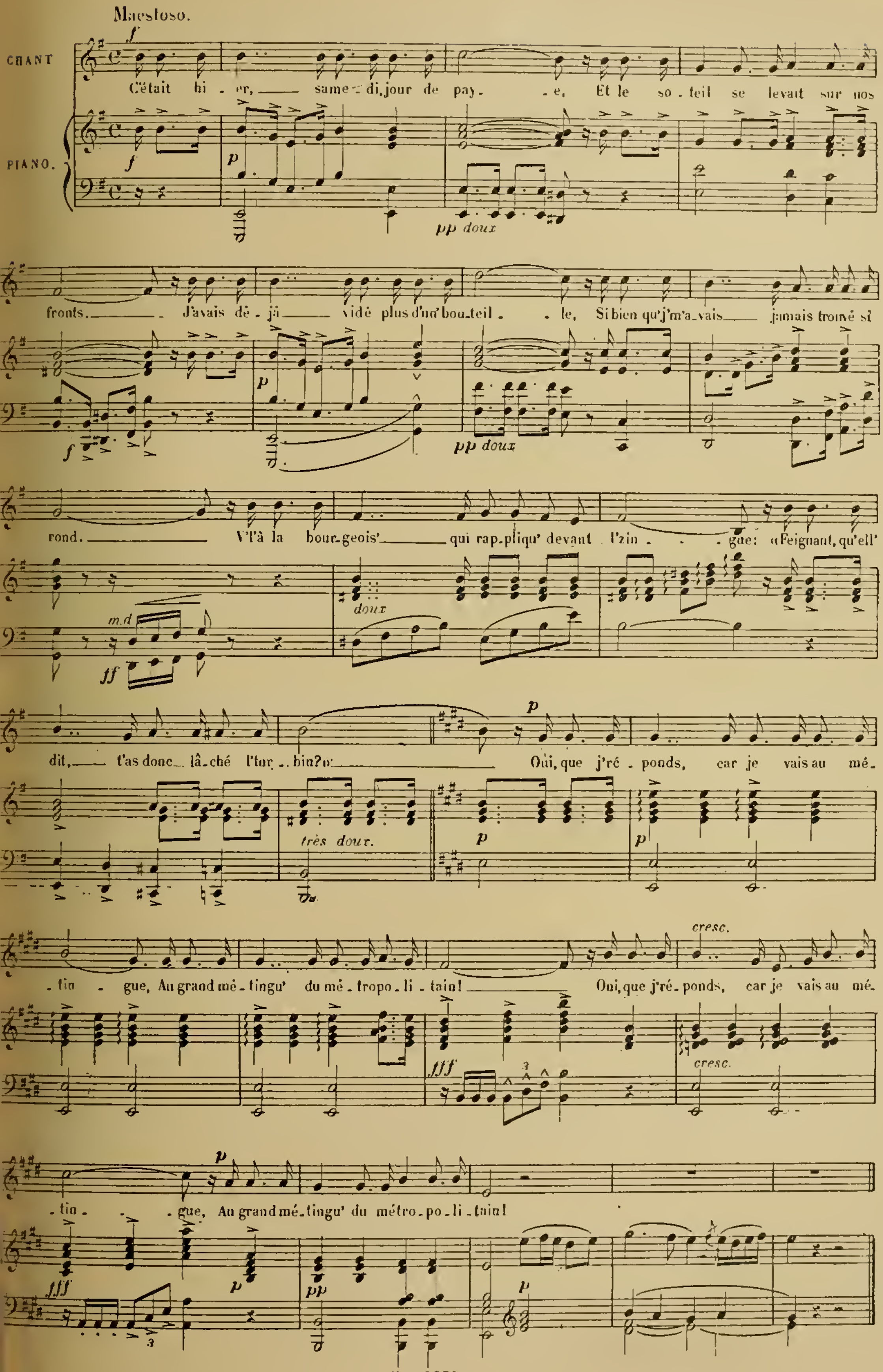
— Quel beau jour pour vous, grand' mère,
Grand' mère, quel beau jour pour vous !

N° 6

—

LE GRAND MÉTINGUE
DU MÉTROPOLITAIN

LE GRAND MÉTINGUE DU MÉTROPOLITAIN

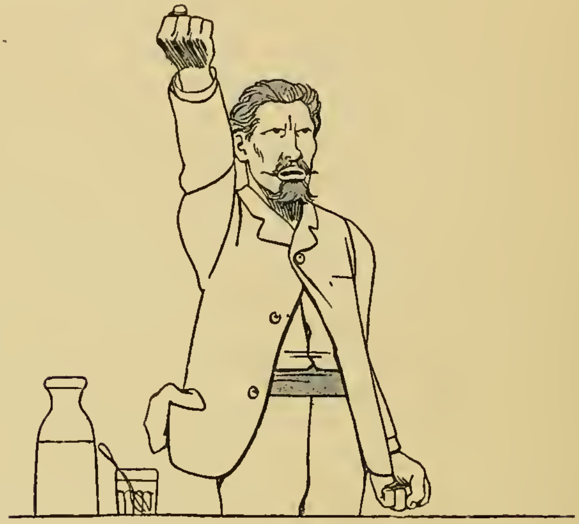


LE GRAND MÉTINGUE
DU MÉTROPOLITAIN

C'était hier, samedi, jour de paye,
Et le soleil se levait sur nos fronts.
J'avais déjà vidé plus d'un' bouteille,
Si bien qu' j'm'avais jamais trouvé si rond.
V'là la bourgeois' qui rappliqu' devant l' zingue :
« Feignant, qu'ell' dit, t'as donc lâché l' turbin ? »
Oui, que j' réponds, car je vais au métingue,
Au grand métingu' du métropolitain !

Les citoyens, dans un élan sublime,
Étaient venus guidés par la raison.

A la porte, on donnait vingt-cinq centimes
Pour soutenir les grèves de Vierzon.
Bref, à part quat' municipaux qui chlingue
Et trois sergots déguisés en pékins,
J'ai jamais vu de plus chouette métingue,
Que le métingu' du métropolitain!



Y avait Basly, le mineur indomptable,
Camélinat, *l'orgueille* du pays...
Ils sont grimpés tous deux sur une table,
Pour mettre la question sur le tapis.
Mais, tout à coup, on entend du bastringue;
C'est un mouchard qui veut fair' le malin!
Il est venu pour troubler le métingue,
Le grand métingu' du métropolitain!

Moi j' tomb' dessus, et pendant qu'il proteste,
D'un grand coup d' poing, j'y renfonc' son chapeau.
Il déguerpit sans demander son reste,
En faisant signe aux quat' municipaux.

A la faveur de c'que j' étais brind'zingue
On m'a conduit jusqu'au poste voisin...
Et c'est comm' ça qu'a fini le métingue,
Le grand métingu' du métropolitain!

MORALE

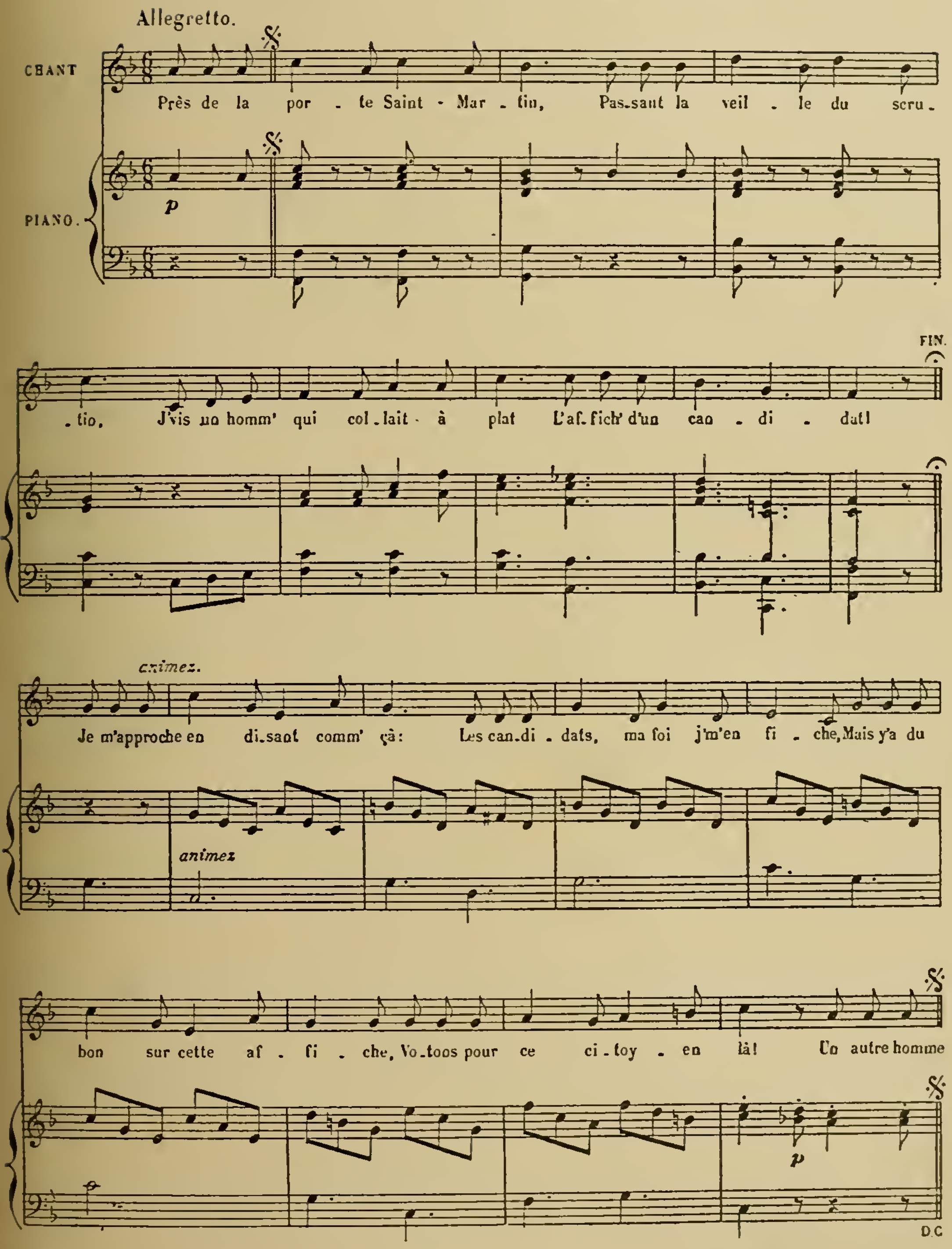
Peuple français, la Bastille est détruite,
Et y a z'encor des cachots pour tes fils!...
Souviens-toi des géants de quarante-*huite*
Qu'étaient plus grands qu' ceuss' d'au jour d'aujourd'hui.
Car c'est toujours l' pauvre ouverrier qui trinque,
Mêm' qu'on le fourre au violon pour un rien...
C'était tout d' même un bien chouette métingue,
Que le métingu' du métropolitain!

N° 7

—

L'ÉLECTEUR EMBARRASSÉ

L'ÉLECTEUR EMBARRASSÉ



L'ÉLECTEUR EMBARRASSÉ

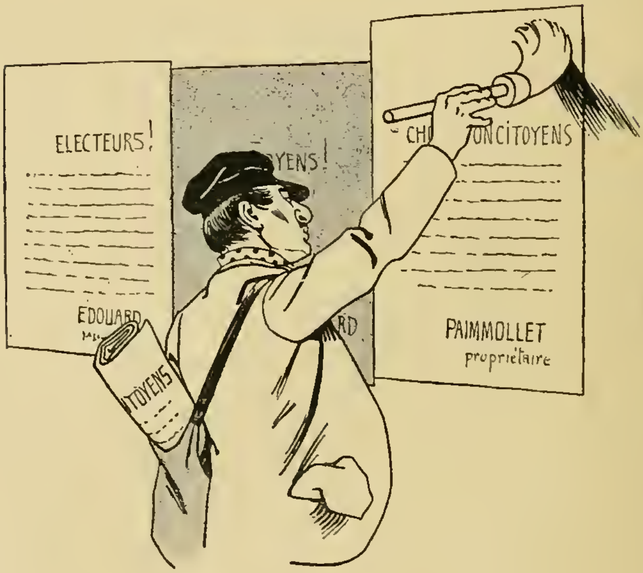
Près de la porte Saint-Martin,
Passant la veille du scrutin,
J'vis un homm' qui collait à plat
L'affich' d'un candidat !

Je m'approche en disant comm' ça :
Les candidats, ma foi j' m'en fiche,
Mais y'a du bon sur cette affiche,
Votons pour ce citoyen-là !

Un autre homme arrive soudain,
Un grand pot de colle à la main,
Sur le mur il coll' tranquill'ment
Un nouveau boniment !

Je lis le morceau tout entier,
Pas fâché d'êt' fixé tout d' même,
Je m' dis : Votons pour le deuxième,
Il promet plus d' chos' que l' premier !

Un autre homme arrive à grands pas
Avec un tas d' papier sous l' bras,
Sur le mur il coll' tranquill'ment
Un nouveau boniment !

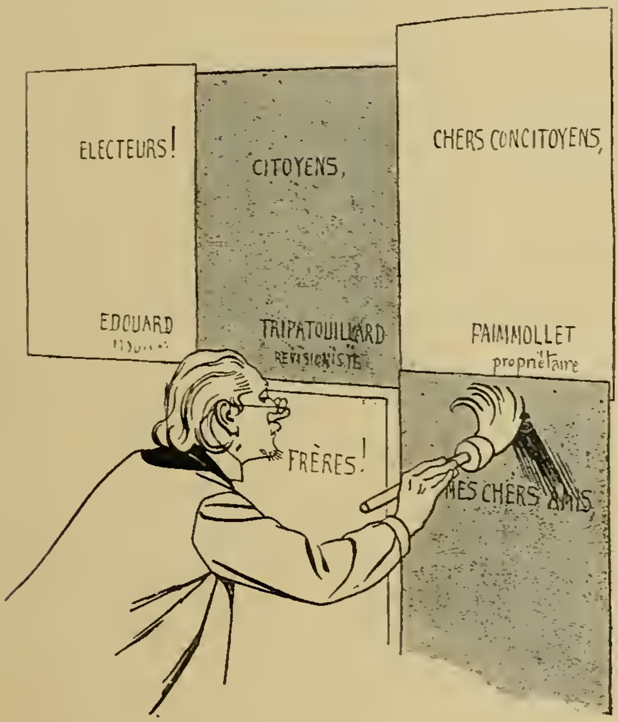


Je lis la chose tout du long,
Pas fâché d'êt' fixé tout d' même :
Votons plutôt pour le troisième,
Il en promet plus que l' second!

Le colleur s'enfuit tout à coup ;
Un autr' s'amène à pas de loup,
Sur le mur il coll' rapid'ment
Un nouveau boniment!

Intrigué, je m'approche encor,
Je lis l'affiche et j' dis : Tout d' même
Faut voter pour le quatrième,
C'est un homm' qu'est joliment fort !

Pendant qu' j'étais là l' nez en l'air,
Un homme accourt comme l'éclair ;
Sur le mur il coll' proprement
    Encor un boniment !



Allons, me dis-je entre les dents,
Je donn'rai ma voix au cinquième ;
Vraiment celui-là c'est la crème,
Il enfonc' tous les précédents !

Une troupe arrive à ces mots
Avec des échell' et des pots ;
Sur le mur ils coll' tranquill'ment
Chacun un boniment !

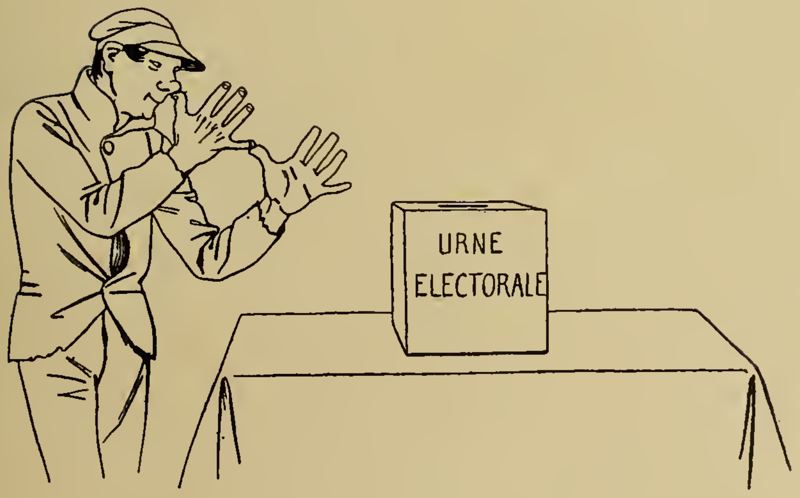
Et tout ça disait : « Électeurs,
On vous blagu' sous toutes les formes,

Y a qu' moi qui f'rai des réformes,
Les autres sont tous des menteurs ! »

Partout où plongent mes regards,
On colle de nouveaux placards
Où, sans façon, les candidats
Se traitent de goujats.

Pour sûr entr' eux ils vont s' manger,
Pensais-je en reprenant ma route,
Tout' ces affich'-là ça m' dégoûte,
J' vot'rai pour le brav' Boulanger !

Le lend'main matin, pour finir,
Ne sachant plus à quoi m'en t'nir,
De peur de m' laisser monter l' coup,
J'ai pas voté du tout !

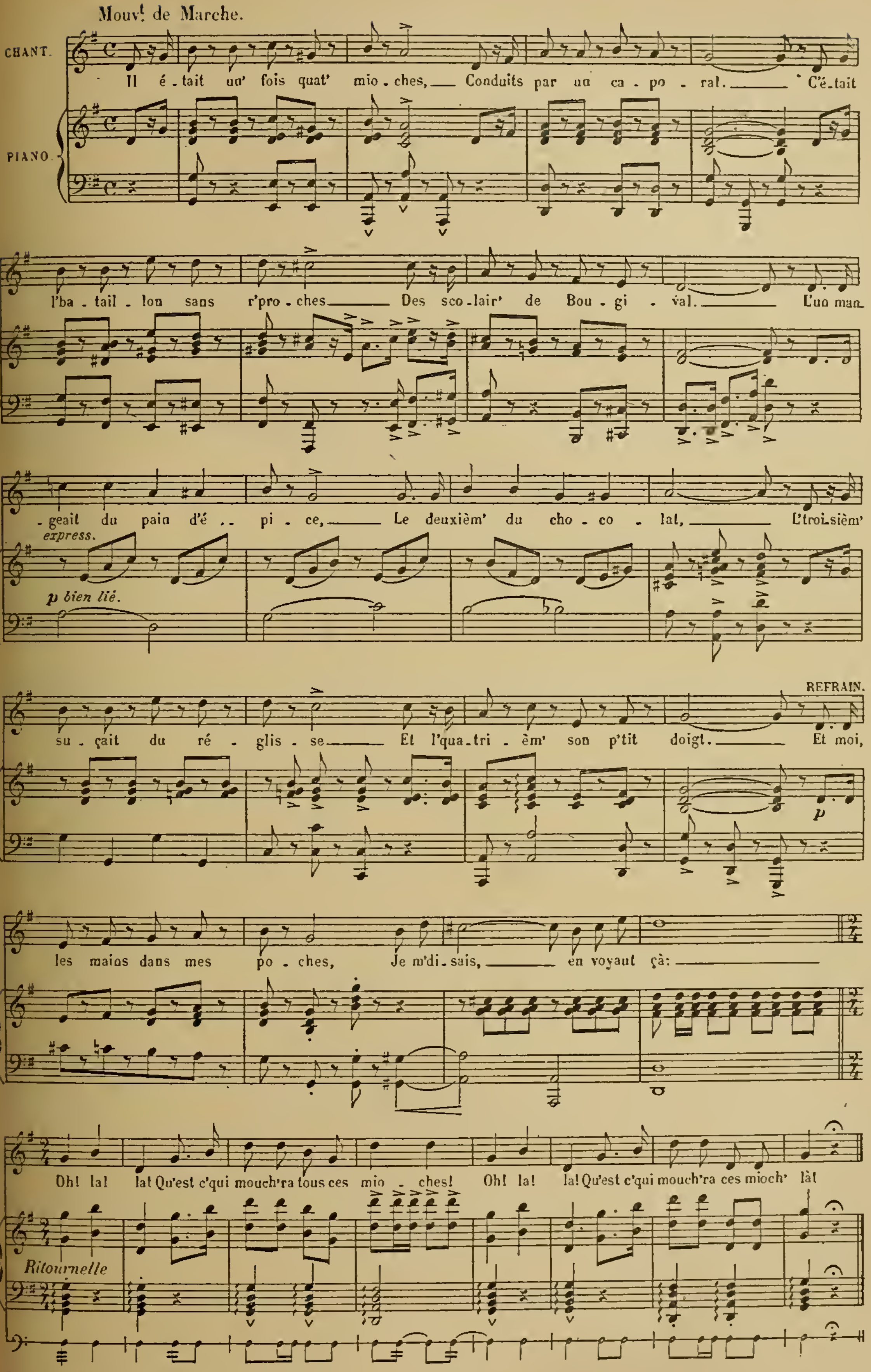


N° 8

—

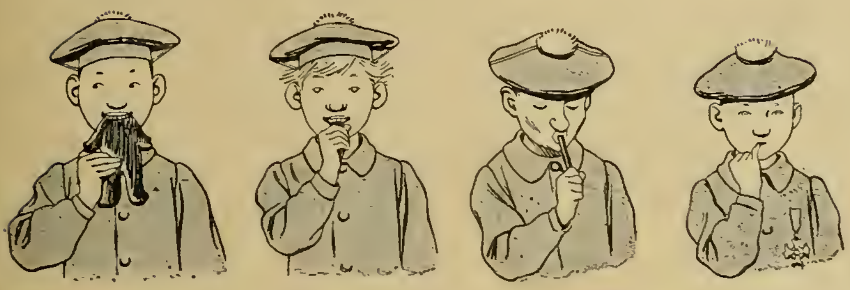
MARCHE DES SCOLAIRES

MARCHE DES SCOLAIRES



MARCHE DES SCOLAIRES

Il était un' fois quat' mioches,
Conduits par un caporal.
C'était l' bataillon sans r'proches
Des scolair' de Bougival.
L'un mangeait du pain d'épice,
Le deuxièm' du chocolat,
L' troisièm' suçait du réglisse
Et l' quatrièm' son p'tit doigt.



Refrain.

Et moi, les mains dans mes poches,
Je m' disais en voyant ça :
Oh ! là ! là ! Qu'est c' qui mouch'ra
        Tous ces mioches !
Oh ! là ! là ! Qu'est c' qui mouch'ra
        Tous ces mioch'-là !

Soudain la troupe héroïque
Voit un bout d' cigare éteint

Qui gisait, mélancolique,
Abandonné du destin.
Tous quatre avec frénésie
Tomb' dessus comm' des vautours.
L' premier dit : « Pas d' jalousie,
On l' fum'ra chacun son tour. »

Et moi, les mains, etc.

Tout en faisant d' la fumée,
Ils entrent chez l' mastroquet,
L' deuxièm' dit : « C'est ma tournée,
Moi j' m'enfile un perroquet! »
« Patron, servez-nous du raide, »
Fait l'troisièm', un p'tit pâlot ;
L' quatrièm' dit : « J'intercède
Pour un verr' de picolo ! »

Et moi, les mains, etc.

Les voilà près d' la boutique
Au grand épicier du coin,
Qui faisait d' la politique
A cent pas d' son magasin.
Tout à coup l' premier s'écrie,
En montrant un grand baquet :
« C'est d' la mélass', je l' parie,
Mince c' qu'on va s'en flanquer ! »

Et moi, les mains, etc.

Saisissant l' moment propice,
Ils font semblant d' se cogner
Pour fair' sauver la police
Qui commence à les lorgner.
Le plus grand, l'ivress' dans l'âme,
Plong' son sabre dans l' tonneau,
Y en a deux qui suc' la lame
Et deux qui suc' le fourreau.

Et moi, les mains, etc.

« Sapristi, j'ai la colique,
Fait l' quatrièm' tout d'un coup ;
Faut qu'on s' soit trompé d' barrique,
C'était pas sucré du tout ! »
— « Et moi j'ai l' feu dans la tête,
J' crois qu' c'était du savon noir ;
Faut-il qu' l'épicier soit bête,
Nous allons mourir ce soir ! »

Et moi, les mains, etc.

Vint à passer Déroulède ;
Il aperçut les gamins
Qui criaient tous quatre : A l'aide !
En s' tordant l' ventre à plein' mains.
D'un geste patriotique
Les réchauffant sur son cœur,
Il dit : « Viv' la République,
J'ai sauvé quatr' z'électeurs ! »

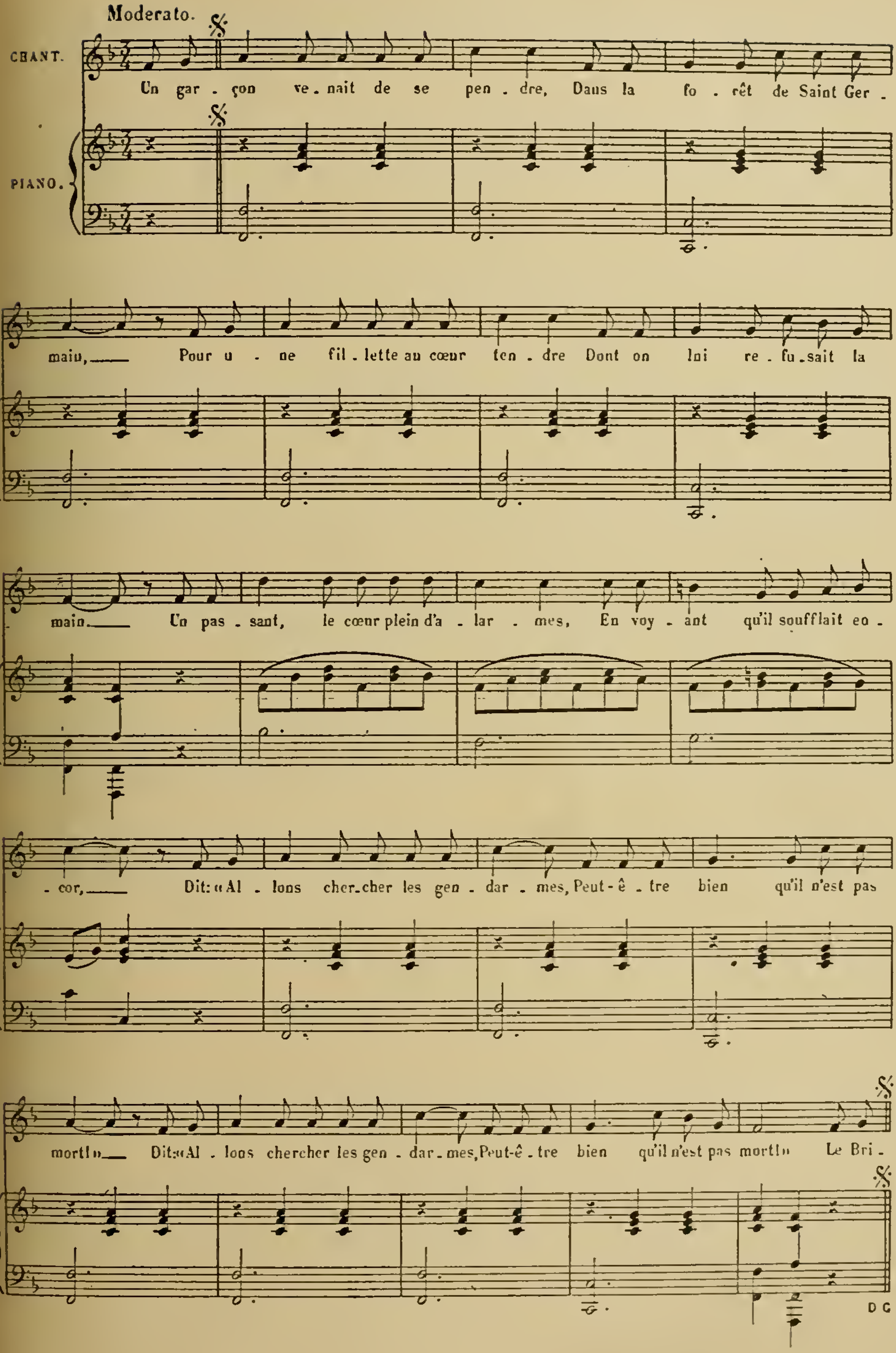
Et moi, les mains dans mes poches,
Je m' disais en voyant ça :
Oh ! là ! là ! Qu'est c' qui mouch'ra
Tous ces mioches !
Oh ! là ! là ! Qu'est c' qui mouch'ra
Tous ces mioch'-là !

N° 9

—

LE PENDU

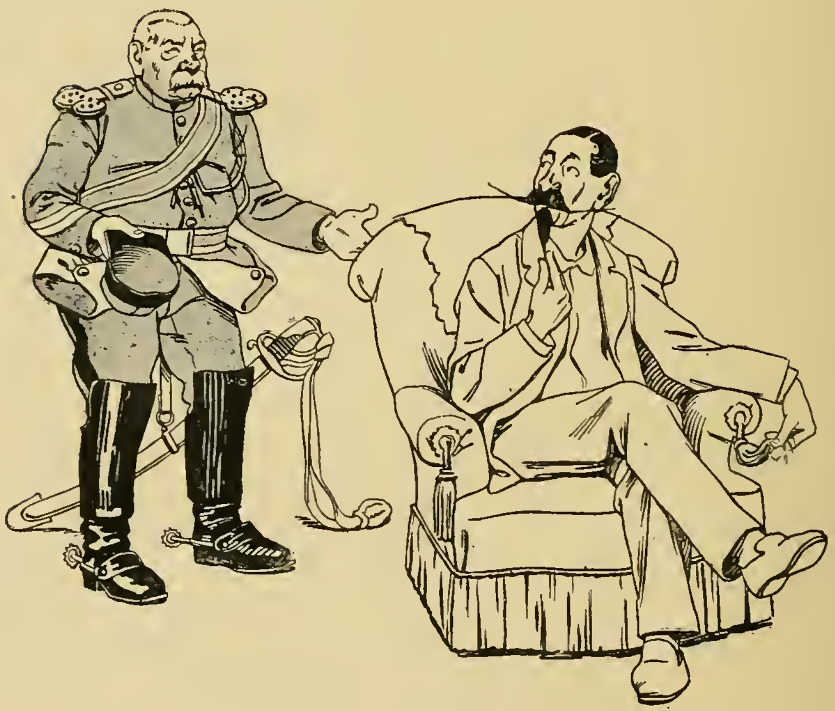
LE PENDU


Moderato.
CHANT.
PIANO.
Un gar - çon ve - nait de se pen - dre, Dans la fo - rêt de Saint Ger -
main, Pour u - ne fil - lette au cœur ten - dre Dont on lui re - fu - sait la
main. Un pas - sant, le cœur plein d'a - lar - mes, En voy - ant qu'il soufflait en -
- cor, Dit: «Al - lons cher - cher les gen - dar - mes, Peut - ê - tre bien qu'il n'est pas
mort!» Dit: «Al - lons chercher les gen - dar - mes, Peut - ê - tre bien qu'il n'est pas mort!» Le Bri -
D C

LE PENDU

Un garçon venait de se pendre,
Dans la forêt de Saint-Germain,
Pour une fillette au cœur tendre,
Dont on lui refusait la main.
Un passant, le cœur plein d'alarmes,
En voyant qu'il soufflait encor,
Dit : « Allons chercher les gendarmes,
Peut-être bien qu'il n'est pas mort! »

Le brigadier, sans perdre haleine,
Enfourcha son grand cheval blanc.
Arrivé chez le capitaine,
Il conta la chose en tremblant :
« Un jeune homme vient de se pendre,
A son âge, quel triste sort !
Faut-il qu'on aille le dépendre ?
Peut-être bien qu'il n'est pas mort ! »



L'officier, frisant sa moustache,
Se redresse et répond soudain :
« Vraiment, c'est une noble tâche
Que de soulager son prochain ;
Cependant, je n'y puis rien faire,
Ça n'est pas de notre ressort.
Courez donc chez le commissaire,
Le pendu vit peut-être encor ! »

Le commissaire sur la place
Descendit, c'était son devoir.
D'un coup d'œil embrassant l'espace,
Il cria de tout son pouvoir :
« Un jeune homme vient de se pendre.
Villageois, debout, courez fort,
Emportons de quoi le dépendre,
Peut-être bien qu'il n'est pas mort ! »

Vers le bois on arrive en troupe,
On s'arrête en soufflant un peu,
On saisit la corde, on la coupe.
Le cadavre était déjà bleu !
Sur l'herbe foulée on le couche.
Un vieux s'approche et dit : « D'abord
Soufflez-lui de l'air dans la bouche,
C'est pas possible qu'il soit mort ! »

Les amis pensaient : « Est-ce drôle
De se faire périr ainsi ! »

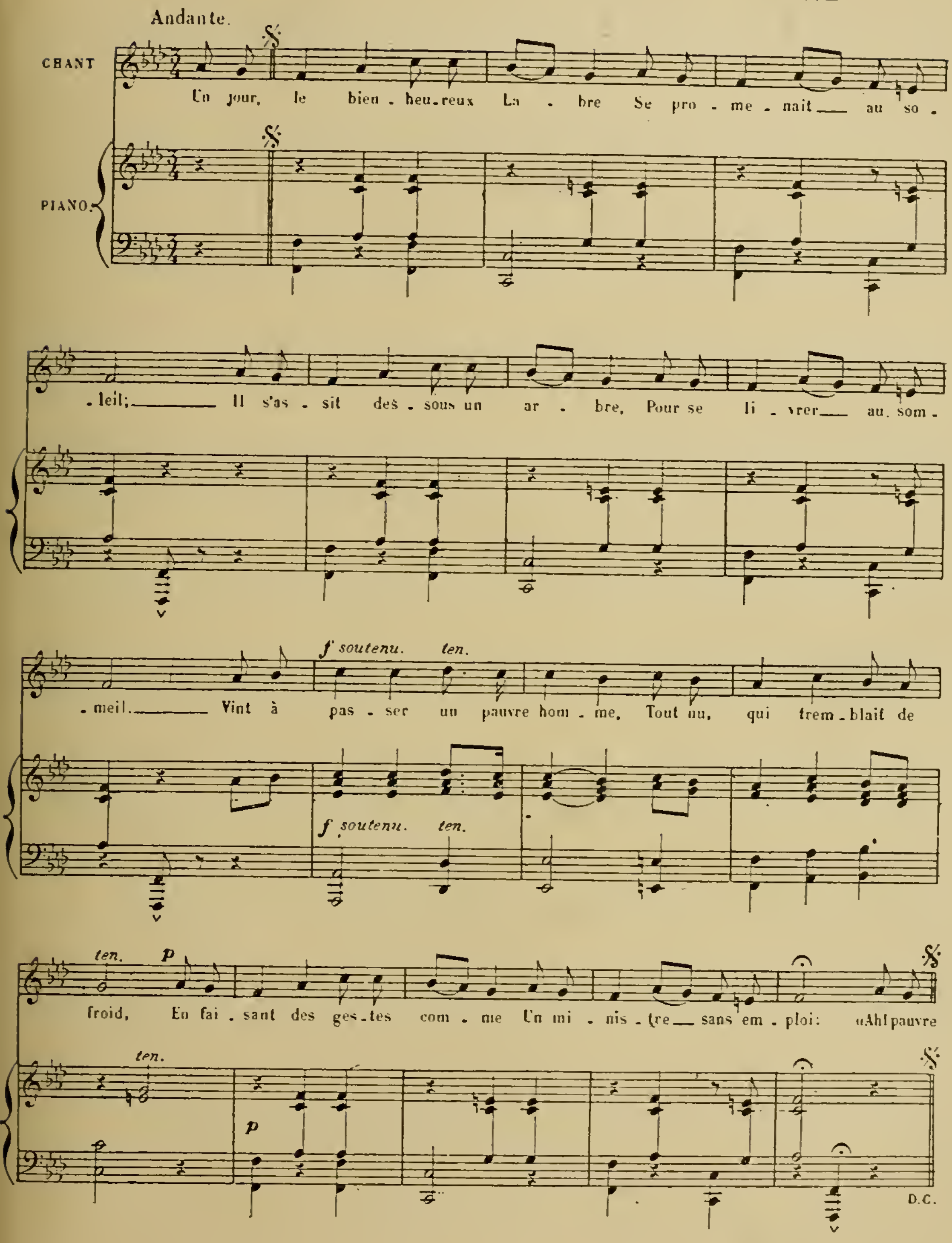
La fillette comme une folle,
Criait : « Je veux mourir aussi ! »
Mais les parents, miséricorde,
Disaient en guise d'oraison :
« Partageons-nous toujours la corde,
C'est du bonheur pour la maison ! »

N° 10

—

COMPLAINTE
DU BON SAINT LABRE

COMPLAINTE DU BON SAINT LABRE



COMPLAINTE

DU BON SAINT LABRE

Un jour le bienheureux Labre
Se promenait au soleil ;
Il s'assit dessous un arbre,
Pour se livrer au sommeil.

Vint à passer un pauvre homme,
Tout nu, qui tremblait de froid,
En faisant des gestes comme
Un ministre sans emploi :

« Ah ! pauvre homme, je devine
Pourquoi tu trembles si fort.
Prends, pour couvrir ton échine,
Ma chemise en toil' d'Oxford.

Voilà quinze ans que j' la traîne
Jour et nuit par tous les temps !
Que Dieu sous sa garde prenne
Les puces qui sont dedans ! »

Quand le pauvre eut mis la ch'mise,
Il tremblait toujours autant :
« Maint'nant, faut contre la bise
Garantir ton bienséant.

Ami, voilà ma culotte,
Garde-la comme un trésor :
C'est la premièr' fois que j' l'ôte
Depuis mon tirage au sort. »

Quand il eut couvert son torse,
Le pauvre tremblait encor.
Mais, sous une rude écorce,
Le saint cachait un cœur d'or :

« Tiens, dit-il, dans ces chaussettes
Mets tes pieds avec respect;
C'est celles des grandes fêtes,
J'ai fait l' tour du monde avec ! »

Quand il eut mis les chaussettes,
Le pauvre tremblait encor :
« Ami, couvre-toi la tête
De ce modeste castor.

Garde-toi de mettre en gage
Ce souvenir précieux,
Car c'est l'unique héritage,
Que m'aient laissé mes aïeux! »

Quand il eut coiffé le feutre
Le pauvre tremblait encor :
« Ah, dit l' saint, quoi donc lui *feutre*,
Pour l'arracher à la mort?

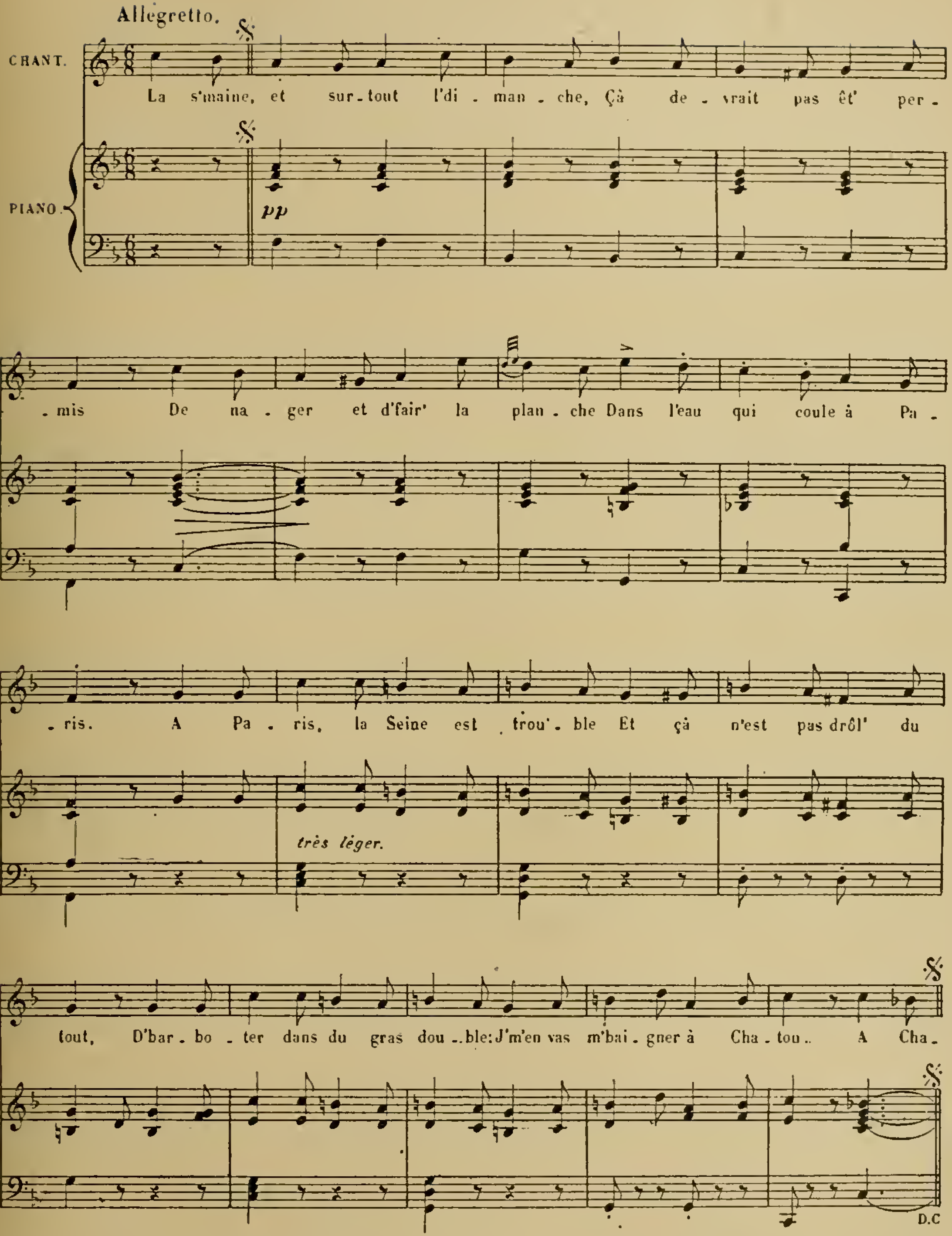
Dis-moi quelle est ta souffrance,
Pourquoi que tu trembl' ainsi? »
— « C'est que depuis ma naissance
J'ai la danse de saint Guy! »

N° 11

—

UNE PLEINE EAU

UNE PLEINE EAU



UNE PLEINE EAU

La s'maine et surtout l' dimanche,
Ça devrait pas êt' permis
De nager et d' fair' la planche
Dans l'eau qui coule à Paris.

A Paris, la Seine est trouble
Et ça n'est pas drôl' du tout,
D' barboter dans du gras double :
J' m'en vas m' baigner à Chatou.

A Chatou, près d' la rivière,
Je me transporte aussitôt;
Mais j' me dis : « L'eau n'est pas claire,
Allons nous baigner plus haut. »

Je marche et j'arrive en face
Du dépotoir de Saint-Ouen;
Alors je fais un' grimace,
La Seine est jaun' comme un coing.

Je r'mont' le cours de la Seine
Toujours sur le bord de l'eau,
En m' disant tout bas : « Pas d' veine,
Allons nous baigner plus haut ! »

Plus haut, près du pont d'Asnières,
J' m'apprête à faire un plongeon;
Mais le fleuv', chos' singulière,
Est plus noir que du charbon !

Je r'mont' le cours de la Seine
Toujours sur le bord de l'eau,
En m'disant tout bas : « Pas d'veine,
Allons nous baigner plus haut! »

Au détour de Courbevoie
Je m'écri' : « C'est là, parbleu,
Que j' me baign'rais avec joie,
Mais le liquide est tout bleu! »

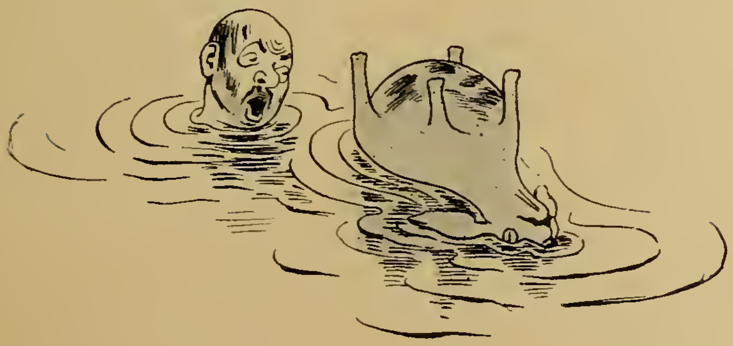
Je r'mont' le cours de la Seine
Toujours sur le bord de l'eau,
En m' disant tout bas : « Pas d' veine,
Allons nous baigner plus haut ! »

Bientôt j'arrive à Suresne
Près d'un site ravissant ;
Mais soudain je vois la Seine
Qui devient couleur de sang !

Je r'mont' le cours de la Seine
Toujours sur le bord de l'eau,
En m' disant tout bas : « Pas d' veine,
Allons nous baigner plus haut ! »

Plein d'une ardeur opiniâtre,
Je pousse jusqu'à Meudon ;
Mais là le fleuve est blanchâtre
Et roul' des flots d'amidon !

Je r'mont' le cours de la Seine
Toujours sur le bord de l'eau,
En m' disant tout bas : « Pas d'veine,
Allons nous baigner plus haut ! »



Enfin, trouvant l'eau moins grasse,
Je m' décide à Billancourt :
J' pique un' têt' dans la carcasse
D'un chien crevé d'puis quinz' jours !

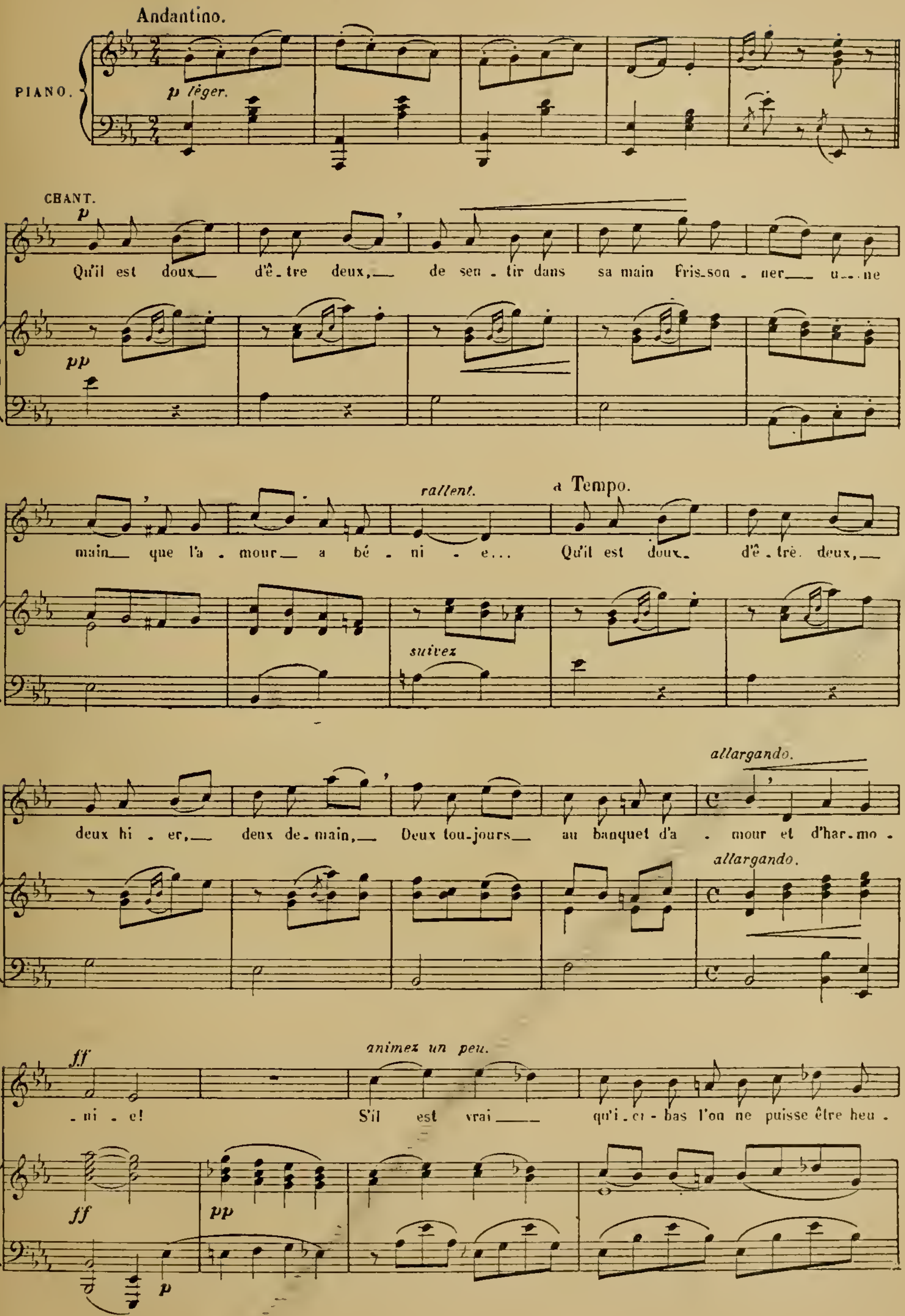
Depuis c' jour-là je m' méfie
Et, chaqu' soir, de huit à neuf,
J' m'en vais sans cérémonie
Tirer ma coup' sous l' Pont-Neuf !

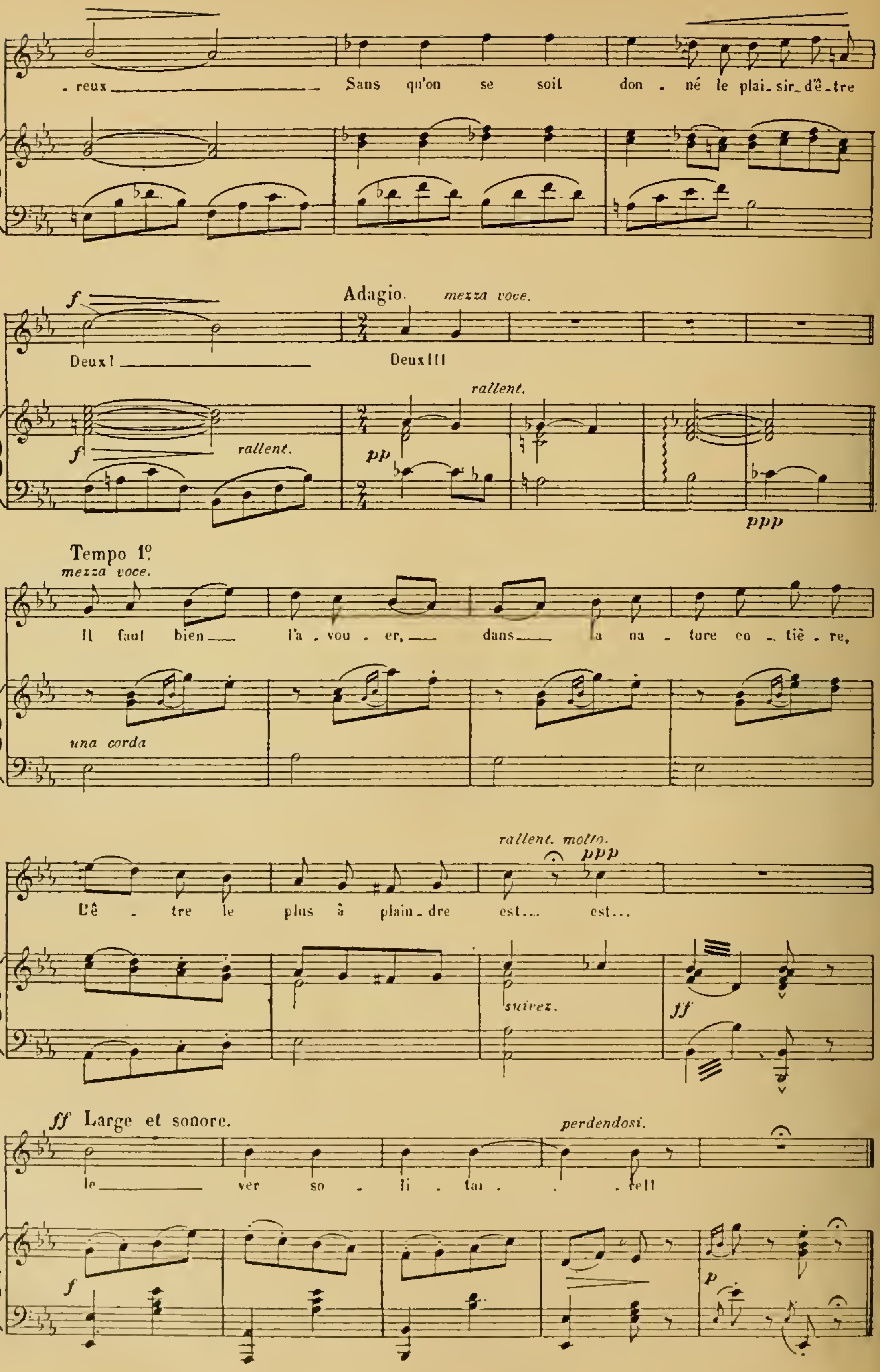
N° 12

—

VÆ SOLI !

¡VAE SOLI!


Andantino.
PIANO.
p léger.
CHANT.
p
Qu'il est doux d'ê-tre deux, de sen-tir dans sa main Fris-son-ner u-ne
pp
main que l'a-mour a bé-ni-e...
rallent.
a Tempo.
Qu'il est doux d'ê-tre deux,
suivez
deux hi-er, deux de-main, Deux tou-jours au banquet d'a-mour et d'har-mo-
allargando.
ff
-ni-e!
animez un peu.
S'il est vrai qu'i-ci-bas l'on ne puisse être heu-
pp
p


- reux ___ Sans qu'on se soit don - né le plai - sir d'ê - tre
f
rallent.
Adagio. mezza voce.
Deux! ___ Deux!!!
rallent.
pp
ppp
Tempo 1º
mezza voce.
Il faut bien ___ l'a - vou - er, ___ dans ___ la na - ture en - tiè - re,
una corda
rallent. molto.
ppp
L'ê - tre le plus à plain - dre est... est...
suivez.
ff
ff Large et sonore.
perdendosi.
le ___ ver so - li - tai - - - re!!
f
p

VÆ SOLI !

Qu'il est doux d'être deux, de sentir dans sa main
Frissonner une main que l'amour a bénie !
Qu'il est doux d'être deux, deux hier, deux demain,
Deux toujours au banquet d'amour et d'harmonie !

S'il est vrai qu'ici-bas l'on ne puisse être heureux
Sans qu'on se soit donné le plaisir d'être deux,
Il faut bien l'avouer, dans la nature entière,
L'être le plus à plaindre est... le ver solitaire.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE

Nos		Pages
1.	— L'Expulsion	11
2.	— Le Banquet des maires	19
3.	— Un Bal a l'hôtel de ville	27
4.	— Coquin d' populo	37
5.	— Les Souvenirs du populo	47
6.	— Le Grand métingue du Métropolitain	55
7.	— L'Électeur embarrassé	63
8.	— Marche des scolaires	73
9.	— Le Pendu	81
10.	— Complainte du bon saint Labre	89
11.	— Une pleine eau	99
12.	— Væ soli!	109

Paris. — May & Motteroz, L.-impr. réunies
7, rue Saint-Benoît.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002519188b

CE PQ 2342
.M23C3 1892
C01 MAC-NAB, MAU CHANSONS DU
ACC# 1224818